

## CHRONIQUE DE BRUXELLES

L'hiver musical se sera terminé par quelques concerts du plus haut intérêt. Ainsi au Conservatoire, M. Gevaert nous a donné une nouvelle audition de la *Passion* selon saint Matthieu, de Jean-Sébastien Bach.

M. Gevaert s'est, pour ainsi dire, constitué le représentant contemporain du sublime *cantor* de Leipzig. Lorsqu'il fut appelé, il y a vingt-six ans, à la direction du Conservatoire de Bruxelles, il se proposa comme but d'initier ses compatriotes à la grande musique religieuse de Bach, l'objet de ses constantes études depuis son adolescence. Pendant ce long espace de temps il eut la joie de nous faire entendre dans leur instrumentation originale, quelques-unes des plus belles cantates d'église, l'*Oratorio de Noël*, le *Magnificat*, la *Grand' Messe en si mineur*, et enfin, il y a deux ans, la *Passion* selon saint Matthieu, partition incomparable qui est en musique, estime Gevaert, ce qu'est dans la littérature la *Divine Comédie* de l'Allighieri : la création la plus merveilleuse du génie chrétien.

Le Conservatoire de Bruxelles est admirablement outillé pour semblables festivals. Un musée instrumental, très complet et très curieux, placé sous la direction de M. Victor Mahillon, un des meilleurs fabricants d'instruments qui soient en Europe, un acousticien doublé d'un artiste, — fournit à ces concerts semi-archaïques les éléments matériels indispensables. Condition plus importante encore : les professeurs de la maison ont acquis une réelle virtuosité dans la pratique des vieux instruments aujourd'hui abandonnés, tels que hautbois d'amour, trompettes aiguës, violes de gambe, *cornetto* ou cornet à bouquin. Parmi ces artistes figurent MM. Guidé, Jacobs, Colyns, Seha, etc. Grâce à ces circonstances, M. Gevaert n'a presque rien dû changer ou ajouter à l'instrumentation de Bach.

« On sait, dit Gevaert, dans la préface à la partition nouvelle de la *Passion* d'après ses indications et ses éclaircissements (Henri Lemoine éditeur, Paris-Bruxelles) — combien de problèmes, en apparence insolubles, les partitions originales de Bach et de ses contemporains soulèvent pour les lecteurs insuffisamment initiés aux œuvres de ces maîtres. Non seulement les indications de nuances et de mouvements y sont généralement défaut, mais une partie essentielle de l'instrumentation n'est jamais exprimée par la notation musicale et reste totalement livrée à l'interprétation individuelle, nous voulons parler de la partie d'orgue ou de clavier, destinée à compléter l'harmonie de la basse continue

aux endroits où les parties supérieures de l'orchestre laissent des vides. »

Pas plus que l'investigation historique, la tradition n'aidait efficacement à écarter les incertitudes provenant de cette notation sommaire. Au reste, en ce qui concerne l'exécution des compositions religieuses de Bach, toute tradition est depuis longtemps éteinte.

Moins heureux que son glorieux émule Haendel, dont les oratorios forment depuis près de deux siècles, le grand répertoire musical de la nation anglaise, Jean-Sébastien Bach, en tant que compositeur de musique vocale, n'eut de son vivant qu'une célébrité fort restreinte dans son propre pays.

Spitta, son biographe, rapporte que Bach était à Leipzig, un personnage de si peu d'importance, même à l'apogée de sa carrière, que peu de jours après la première exécution de la *Mattbaeus-Passion*, ayant adressé au magistrat de la ville une requête afin d'être autorisé à choisir les postulants les mieux doués pour la musique, parmi ceux qui se présentaient à la *Thomas-Schule*, il vit sa demande dédaigneusement écartée.

Sur le théâtre même de sa prodigieuse activité, dans son église de la Thomasschule à Leipzig, ses grandes compositions religieuses tombèrent dans l'oubli à la seconde génération. Mozart et Beethoven, grands admirateurs de Haendel ne connaissaient apparemment de Bach que le *Clavecin bien tempéré*.

Heureusement, les partitions elles-mêmes, telles que les maîtres nous les ont laissées, livrent leur secret à qui, comme Gevaert, les interroge assidument.

De là, cette nouvelle édition française de la *Passion*, qui fournit désormais aux Conservatoires et aux associations musicales de France et de Belgique un texte complet et définitif.

La semaine sainte nous a aussi valu un concert spirituel, sous les espèces des *Béatitudes* de César Franck. Je n'analyserai point cette belle œuvre, dont M. Pierre de Bréville parlait récemment encore dans le *Mercury de France*, avec ces éloges, sincère, naïve dans le sens louable de ce mot, telle que l'eût écrite un croyant du moyen âge, en supposant un moment que ce croyant fût doublé du musicien savant à la technique prodigieuse que représente César Franck. Le maître liégeois a écrit ses *Béatitudes* comme Fra Angelico couvrait de fresques les murs de son couvent de Fiesole. Cette œuvre que les hommes de son couvent de Fiesole à cause de ses hautes qualités de facture, dégage une foi

réelle et une piété, sinon contagieuse, du moins très respectable et même touchante. Je dirai même qu'il faut quelque effort à une âme de ces temps, rien moins que charitables et évangéliques pour goûter ces effusions mystiques avec la sympathie voulue. Au premier moment, ces *Béatitudes* semblent même une ironie tant elles vont à l'encontre de ce qui se passe ici-bas et en ces âges d'égoïsme et de roserie.

En fait de concerts, à signaler une matinée dirigée par M. Félix Weingartner, maître de chapelle de Guillaume II, et dans laquelle ce *conductor*, rival des Richter, des Mottl et des Lévy, a superbement établi et détaillé des œuvres de styles si différents qu'une *symphonie* de Mozart, la *septième* de Beethoven et l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* de Wagner; — puis un Concert Populaire, où l'on entendit un chanteur hollandais, M. Ant. Van Rooy, engagé à Bayreuth, qui a magistralement interprété les « Adieux de Wotan », de la *Walkyrie*.

En ce moment, Ernest Van Dyck nous donne des représentations de *Tannhaeuser*, *Lohengrin* et *Manon*. Je reviendrai sur ces représentations.

Sans empiéter sur le domaine de nos amis qui vous parlent des livres, m'est-il permis de louer en passant la beauté typographique des *Enluminures* de Max Elskamp et des *Poésies mises en musique* de Georges Flé, sortis des presses de la maison Monnom, une des imprimeries qui perpétuent les traditions artistiques des Elsevier, des Plantin et des Moretus?

Un autre imprimeur, artiste connu, est M. Buschmann, d'Anvers, chez qui vient de paraître *Starkadd*, un drame en cinq actes et en vers flamands. Le *Starkadd* procède d'*Hamlet* et rappelle aussi les *Prétendants à la Couronne* d'Ibsen. Il vaut surtout par la langue riche et harmonieuse, une poétique comparable, par l'élégance et le charme musical, aux poèmes de Tennyson.

Un événement ébouriffant et très local, à rapprocher des scènes de mœurs populaires, dont je vous entretenais le mois dernier, s'est passé ici à propos de la comparution en justice d'une certaine miss Carpette, industrielle comme il en existe beaucoup et même plus honnête que la plupart de ses pareilles, coupables (?) d'avoir procuré aux petits jeunes gens trop pourvus d'argent et aussi embarrassés de leurs jaunets que de leur temps, des occasions de s'amuser en compagnie de fillettes peu farouches. On a fait grand, grand bruit de cette affaire et les moralistes y sont allés de leurs vertueuses tartines, mais, en somme, la plupart de nos compatriotes peu bégueules et nullement puritains ont plutôt pris la chose en blague.

Les audiences de ce malencontreux procès ont été de véritables parties de plaisir. La salle des témoins et la buvette du Palais étaient convertis en succursales du fameux bar de la rue des Dominicains où l'accusée fournissait de soi-disant rasières à nos gardénias jeunes ou vieux.

Tout ce monde de la noce : serveuses, étudiants, gommeux, fleuristes, vieux messieurs décorés, est venu continuer la petite fête dans le temple même de la rébarbative Thémis. Si Pitje Snot fut enterré joyeusement l'autre jour, miss Carpette n'a pas été conduite avec moins de gaieté et de belle humeur à la prison. Décidément, plus rien n'est sacré pour le Bruxellois ! Et le jeune copurchic du quartier Léopold rivalise d'irrévérence avec le marollien égrillard de la ruelle des Vers. L'un envoie des « bouquets » ou fait la figue à la Camarde, comme l'autre jouerait au colin-maillard avec le bandeau de Thémis.

Miss Carpette en a pour quinze mois, la pauvre ! Quinze mois pour délits si anodins ! Vrai, nos juges retardent et leurs rigueurs draconiennes jurent étrangement avec l'indulgence de plus en plus grande que l'opinion publique témoigne aux soi-disant transgresseurs de la sacro-sainte morale ! Que de bruit à propos de ce que Marc-Aurèle appelle le frottement voluptueux de deux intestins !

Mais en attendant, au tribunal, la condamnation de leur « fournisseuse » et amie, la clientèle dorée de miss Carpettel'a entourée de sympathies très crânes et très dans la note. Les messieurs galants offraient des cigarettes aux dames qui en passaient aux gendarmes. Le porto et les biscuits circulaient de groupe en groupe comme dans un *lunch* ; on fit même sauter le casque doré ou argenté des champenoises par-dessus les balances de la Justice. Dans la cour, les potaches engageaient des parties de saute-mouton, dans un coin de l'antichambre on battait les cartes, plus loin, deux ou trois belles petites ajoutaient des scènes et des couplets de circonstance à la revue en vogue. Que n'étais-tu là, Eugène Demolder, pour enrichir, d'un édifiant chapitre, *Sous la Robe*, ton joli livre consacré à nos fastes tribunalices ? Et Hugues Rebell, friand de gauloiseries, aurait peut-être trouvé en miss Carpette un personnage aussi bellement désinvolte et croustillant que la *Nichina* et la *Femme qui a connu l'Empereur*.